

CHAPITRE PREMIER

La vache meugla à voix basse « douleur aloyau ». Puis elle oublia qu'elle avait pensé et recommença à ruminer en fixant les deux hommes qui bavardaient à la lisière du champ, près de la haie de noisetiers. L'un des deux était en veste longue et pantalon au-dessus des chevilles. L'autre, « Milou », le fermier en jean, blouson et bottes de caoutchouc. Celui qui l'appelait « la Charlotte ». On l'avait isolée des autres, en raison de symptômes inquiétants. La fièvre aphteuse sévissait dans la région. Milou la croyait en bonne santé. Mais c'était le vétérinaire qui commandait. La pensée refit surface, comme un sous-marin : « Milou cervelle crue zazou voleur ».

– Alors, vous cherchez de la poussière dans l'herbe ? disait Milou.

L'autre répondit dans une langue bizarre, mais on comprenait à mesure.

Même la Charlotte ne trouvait pas de différence entre les deux sortes de meuglements :

– C'est important pour moi, déclarait-il. Je l'avais dans un sac. Là, je passais sur la route. Et un coup de vent. C'est pas de la grosse, mais rouge.

D'un geste, il montra l'autre côté du champ, derrière elle. La Charlotte essaya de tourner la tête pour voir si la route était toujours là, au-delà de la clôture en fil de fer.

Elle pensa encore. Plus compliqué : « Pas voir la route, sans me retourner. Je ne suis pas une poule. Et puis, je sais bien qu'il ment. Je l'ai vu arriver ».

– De la grosse quoi ? dit Milou.

– Poussière.

– Y a pas de grosse poussière, dit Milou. La poussière, c'est des tout petits morceaux. Mais de la poussière rouge, j'en ai quand je gratte la rouille sur un outil. Vous aviez un sac de poussière de rouille ? Qu'est-ce que vous faites avec ça ?

– Ce n'est pas de la rouille, dit l'homme en cherchant dans l'herbe.

Milou le regardait faire. L'homme se baissa et ramassa quelque chose d'invisible entre le pouce et l'index.

– Mon fils Sputnik apprend l'espéranto, dit Milou. On dirait que vous parlez un espéranto que je comprends à mesure, alors que je le connais pas. C'est vachement bien, comme dirait Ninik.

« Vachement » meugla la vache à voix basse. « Je pense, donc ils sont ». La Charlotte parlait de l'étranger, après Milou, qui réfléchissait dans sa tête à elle. Jamais elle n'aurait songé à évoquer Ninik, qui lui donnait des coups de bâton à tout propos. L'étranger non plus, parce qu'il ne connaissait pas Ninik. En même temps, elle sentait confusément, mais vraiment confusément, que l'étranger savait maintenant, pour les coups de bâton. Et aussi qu'elle ne pouvait pas réfléchir toute seule. Elle pouvait penser, mais pas réfléchir. Sa cervelle avait besoin d'une canne, comme la grand-mère de Ninik. Elle s'en rendait compte. Mais ni l'un ni l'autre n'avait pu lui fourrer dans la tête : « je pense, donc ils sont ». Peut-être Milou, à cause de Sputnik, qui allait au Lycée où on lui avait parlé d'un mot important, et qui l'avait dit à Milou, Milou qui l'avait retenu sans savoir vraiment ce que cela voulait dire, comme la Charlotte.

Elle sentit que la pensée s'en allait. Elle eut le temps de se meugler dans son for intérieur : « Arrivé dans la poussière rouge ». Elle s'enfonça encore dans son univers obtus, à base d'herbe et de mastication. Elle remonta un instant à la surface pour se meugler encore en elle-même : « C'est pas un vrai homme, tandis que Milou, lui, c'en est un. Il m'a regardée. J'ai compris qu'il connaissait mon aloyau, ma bavette, ma tende-de-tranche, mon onglet ».

Puis on cessa de réfléchir dans sa cervelle, et elle se remit à ruminer en attachant sur les deux hommes son regard flegmatique.

Le faux homme ramassait des choses invisibles. Le vrai restait perplexe.

Il se demanda s'il ne pourrait pas profiter de la situation.

– Vous savez que vous êtes dans une propriété privée ?

L'étranger qui était accroupi releva la tête :

– Privée de quoi ? demanda-t-il.

Le fermier resta muet. Puis il réagit.

– Vous vous foutez de ma gueule ? dit-il

– Enlevez les cailloux de votre langage, dit l'étranger, qui recueillit une infime parcelle de poussière et la mit dans la poche de sa veste. Une poche qui se referma toute seule, sans glissière. On ne voyait plus qu'il y en avait une. Milou fronça les sourcils. L'intrus ne lui cherchait pas querelle, et lui-même, Milou, n'aurait sans doute pas intérêt à le faire. Il essaya une autre tactique.

– Vous avez franchi ma clôture, dit-il.

Le faux homme se releva. Il jeta un regard sur les fils de fer parallèlement tendus entre des piquets. Le plus haut à un mètre quatre-vingt du sol, le long de la route.

– Non.

Milou eut un haut-le-corps devant un mensonge aussi impudent. Et pourtant, ce n'en était pas un.

– Maintenant, oui, je vais le faire.

Il se dirigea vers la clôture. En passant près de la Charlotte, il s'arrêta pour la regarder. Il lui gratta la tête, entre les cornes.

– Tu as bien assez de neurones pour penser toute seule. D'ailleurs, c'est ce que tu fais la plupart du temps. Mais tu ne le sais pas, dit-il dans sa langue bizarre.

Puis il poursuivit son chemin. Il traversa le champ et sauta par-dessus les fils de fer sans prendre le moindre élan. Milou ferma les yeux, les rouvrit. La Charlotte imita Milou. « J'ai vu des kangourous à la TV. Ils auraient sauté comme ça », pensa Milou, « sauf qu'ils se servent aussi de leur queue comme ressort, avec des pattes formidables Lui, n'a pas de queue, et ses jambes... elles ont l'air normales ».

L'étranger marchait sur la route. La Charlotte fit un demi-tour sur elle-même pour le suivre du regard. Puis elle l'accompagna le long de la clôture en meuglant.

Milou fronça les sourcils : elle meuglait selon un rythme précis. Trois fois longuement, puis trois fois brièvement. Machinalement, Milou pensa à son fils Spoutnik, qui ne se limitait pas à l'espéranto, mais apprenait le morse, pour jouer au naufrage.

Il jouait aussi à l'incendie, mais son père l'en avait fortement dissuadé après une tentative magnifiquement réussie dans la grange. Ninik était revenu au naufrage.

Trois traits, trois points. *Save our souls*. SOS. La vache appelait au secours en se servant de l'alphabet inventé par le peintre américain Samuel Finley Breese Morse, comme autrefois le gorille Koko s'exprima le premier dans le langage des sourds-muets. Milou songea à informer la gendarmerie des lumineuses connaissances acquises par sa vache malgré sa quarantaine. Mais c'est une ambulance qu'on lui aurait envoyée, avec deux infirmiers robustes et brutaux.

Juste après avoir regardé la Charlotte en pensant à son aloyau, sa bavette, à sa tende-de-tranche et à son ongles. La Charlotte avait-elle espéré que le Visiteur l'aiderait à éviter l'abattoir ?

« Je deviens dingue », pensa Milou.

La vache avait atteint l'extrémité de la clôture, qui se poursuivait perpendiculairement par une haie d'aubépine. L'étranger sortit de son champ visuel. Elle meugla encore deux fois, puis se retourna, fixa Milou et chargea cornes basses.

– Bon Dieu de bois ! s'écria Milou en reculant. Il fit volte-face, atteignit la barrière restée entrouverte, sortit du pré, referma la barrière. La vache s'arrêta devant en soufflant bruyamment.

– Saloperie ! lança Milou.

Il monta dans sa voiture. La Charlotte suivit du regard le véhicule qui s'éloignait. Elle se meugla en elle-même quelques lambeaux de pensée supra-bovine : « ...l'aloiau des neurones de la pensée de la Charlotte du Milou de la poussière du Zazou du bon dieu de bois de la saloperie... ». Puis sa brève incursion dans l'univers des idées s'acheva. Elle revint aux mécanismes végétatifs. Ruminer était moins fatigant que paître, mais l'herbe avait plus de goût quand on la mangeait telle quelle. Elle ignorait encore qu'elle allait chérir toute sa courte vie le Zazou sorti de la poussière rouge qui avait cru en elle, et elle garderait ses cornes pour Milou l'inhospitalier.

La personnalité du voyageur n'était pas orientée vers la dépression et l'abandon. Pourtant, il se trouvait bloqué sur cette planète, par la destruction de son véhicule. Tout en avançant sur la route, il cherchait un moyen de construire sur place un véhicule de rechange. Pour cela, il lui fallait d'abord trouver une agglomération et des installations au moins rudimentaires. Les deux êtres vivants qu'il avait rencontrés ne pouvaient pas être représentatifs de tous les habitants.

Le Visiteur entendit derrière lui un long hurlement qui se rapprochait à grande vitesse. Il se retourna, vit la voiture qui débouchait d'un tournant et bondit sur le bas-côté. Il portait à la ceinture un générateur de champ répulsif, mais il devait le mettre en fonction pour dévier la trajectoire du véhicule. Il n'avait évidemment pas envie d'inaugurer son arrivée par la destruction de cet engin primitif et la mort de ses passagers. Cela dit, eût-il eu le temps de le faire ? Il ne pouvait pas mettre le générateur en fonction en permanence. Mais l'incident lui fournit une solution. Il resta immobile, attendant un autre engin qui allait certainement passer, dans n'importe quel sens.

Cela se produisit dix minutes plus tard. Il leva le bras en dirigeant fortement sa pensée vers la voiture. Elle s'arrêta près de lui.

– Vous allez où ? demanda le conducteur.

– À la ville, dit simplement le Visiteur.

– Montez.

Il s'installa près du conducteur, observant discrètement l'habitacle et les commandes. Il avait l'impression de faire un voyage dans un passé lointain, dissemblable du sien, mais analogue. Le conducteur jetait de temps à autre un coup d'œil dans sa direction. Il finit par lui faire les mêmes remarques linguistiques que le fermier. Le Visiteur le fit parler, analysant à mesure la structure de son langage, superficielle et profonde, les éléments syntaxiques et sémantiques, et mémorisant son vocabulaire. Il aiguilla rapidement la conversation dans une foule de domaines, concrets et abstraits, atteignant les limites des connaissances du conducteur. Dans les deux heures que dura le trajet, il avait appris l'essentiel de la langue et la pratiquait sans accent. Il avait des notions de la situation politique, des problèmes internationaux, de la littérature, et des arts. Celles du journaliste « cultivé » qui l'avait pris en stop, dont les connaissances scientifiques quoique succinctes permettaient d'espérer une vraie technologie, donc de vrais outils.

Il avait entre autres appris que la météo déraillait, et que s'étaient produits des événements insolites concernant les objets et les personnes. Mais surtout, que tout cela ne

pouvait pas être mis sur le compte de l'une des guerres qui sévissaient en permanence, ou sur l'usage désordonné de l'énergie comme l'effet de serre.

Le Visiteur venait déjà d'obtenir une partie de la réponse à la question qui avait motivé son voyage. Il devait encore recueillir des précisions avant de repartir. Le retour était possible, mais posait un vrai problème. Pourtant, on l'attendait là-bas. Extrêmement ailleurs.

Le journaliste le déposa à Paris, devant l'église Saint-Pierre de Montrouge. Le Visiteur lui demanda quelle était l'utilité de ce monument. Le journaliste lui apprit que c'était un temple où on priait Dieu. Le Visiteur se contenta de ce renseignement. Ses lointains ancêtres avaient connu ce fantasme rassurant mais redoutable. Il descendit du véhicule en remerciant. En repartant, le journaliste jeta un regard dans le rétroviseur. Son stoppeur entraînait dans une banque. Il sourit en pensant que ce n'était pas le genre à braquer la banque. Un type très étonnant. Drôle de langue, au début et puis tout s'était arrangé tout seul. De quoi faire un papier ? Sûrement pas. L'actualité regorgeait de faits divers extravagants. Autrement incroyables que cet insolite passager.

Le Visiteur se présenta devant un guichet derrière lequel se tenait une jeune femme à l'attitude impersonnelle, une ombre de sourire sur les lèvres.

– Je désire ouvrir un compte. Au nom de Clément Borel.

– Quelle somme déposez-vous ?

– Aucune. Vous ouvrez, c'est tout.

Le Visiteur eut l'impression, en voyant son visage, qu'elle avait été piquée par une limace volante. Il lui fit un sourire. Un vrai, en la fixant entre les yeux. Elle s'emplit les poumons, sourit à son tour et reprit son expression impersonnelle.

– C'est entendu, Monsieur Borel. La banque déposera donc en votre nom une somme de base, disons cent mille euros ?

– Cela suffira. Je vous remercie.

– Voulez-vous attendre un instant ? Je constitue votre dossier.

Elle lui indiqua des fauteuils. Il s'assit dans l'un d'eux, saisit un magazine et parcourut une page au hasard. « ... et le niveau de la Seine baisse de dix centimètres par jour. On n'a pas encore d'explication sur les causes de ce phénomène, mais le porte-parole du Gouvernement a déclaré que cela valait mieux que le contraire ». Il n'y comprit absolument rien. Son système d'analyse phonique ne convenait pas. Il devait apprendre à lire.

– Monsieur Borel ?

Le Visiteur se leva. L'employée lui tendit un petit cube rouge qui contenait une liste des droits et devoirs du client ainsi qu'une carte de crédit et un chéquier de dix centimètres sur cinq. Il saisit l'ensemble.

– Voulez-vous opérer un retrait ?

– Oui. Dix mille en coupures de cent, cinquante et vingt.

La machine cracha, le client signa un reçu et empocha l'argent.

– Le chèque papier et le papier-monnaie ne sont nécessaires que pour les dix premiers retraits, précisa l'employée.

Elle jeta un coup d'œil sur la signature. Un cercle ou un carré, selon le moment. Un aspect indécidable. Elle se demanda qui pourrait bien imiter une pareille signature et, comme elle était de niveau Bac+15, elle en conclut que ce client écrivait dans un espace de Riemann, ou de quelqu'un d'autre qui n'était pas encore né. Mais elle n'était pas là pour identifier la fonction qui pouvait générer une figure à N dimensions variables selon l'incidence et l'instant. Elle se contenta d'un sourire euclidien.

– À bientôt, Monsieur Borel.

Il sortit tranquillement de la banque et entra dans une boutique de vêtements où il demanda ce qu'on pouvait trouver de plus ordinaire, pour la ville et le travail. Il y acheta un jean, une casquette de base-ball et des chaussures de basket. Le vendeur lui fit remarquer qu'on portait ces trois articles depuis au moins un siècle et demi. Il essaya de lui vendre un blouson, pièce inséparable de l'ensemble et aussi indémodable, mais le Visiteur s'obstina à garder sa veste.

– Au fond, je vous comprends, dit le vendeur en palpant le tissu qui ne ressemblait à aucun autre. Où est-ce que vous l'avez achetée ?

– En Californie, dit le client.

– Ah, bien sûr, je comprends ! Depuis l'effondrement des États-Unis, c'est l'État qui s'en est le mieux tiré !

Le vendeur avait aussi des sacoches en jean. Le Visiteur en acheta une, dans laquelle il roula son pantalon et mit ses chaussures-gaines.

– Vos souliers aussi, je parie ?

– Mes souliers aussi, dit laconiquement le Visiteur.

Avant de quitter le magasin, il s'enquit d'un point de vente consacré aux langues, dialectes et idiomes. Par chance, il en existait un très voisin, installé là depuis soixante ans, dans une vieille rue appelée la rue d'Alésia. Elle était signalée par des lettres en blanc sur une pancarte bleue qu'il n'avait pas, grâce au vendeur, besoin de lire. Il se rendit chez le marchand de langage, y trouva un compact sphérique gros comme un œil, avec son lecteur. La publicité claironnait qu'il permettait d'apprendre une langue en un mois. Il sortit et fut accueilli par la pluie, qui n'était visiblement pas là sur demande : les passants se protégeaient par des cannes terminées d'un toit circulaire en tissu léger aux couleurs variées, sous lesquelles ils s'abritaient. Il resta sous l'auvent du magasin, où il utilisa son compact. Celui-ci généra des textes holographiques illustrant des paroles audibles sans oreillette. Le dispositif avec lequel on apprenait une langue écrite et parlée en un mois lui suffit pour apprendre à lire en dix minutes. Un passant dépourvu de parapluie l'observait avec intérêt. Il lia la conversation.

– Vous apprenez le français ?

– Je me perfectionne, dit le Visiteur.

– Vous avez vu cette histoire de gens rapetissés ? dit son interlocuteur.

– Oui, affirma le Visiteur, qui n'avait rien vu.

– À mon avis, ils ont trafiqué l'image, à la TV. Pour moi, c'est des canulars, tout ça. Ça ne tient pas debout. C'est facile, de faire des trucages. Mais vous allez voir qu'ils vont être obligés d'arrêter leurs conneries, à cause des gens qui gobent tout et qui vont foutre la panique.

Le Visiteur pensa au fermier, qui lui avait demandé s'il ne se « foutait pas de sa gueule ». Un mot qui n'était pas dans le compact, pas plus que le mot « connerie ». Encore un caillou verbal.

– Ça, oui, dit le Visiteur.

Mettre des « ça » partout dans les phrases. Ça faisait vrai, ça. L'histoire l'intéressait. Elle faisait certainement partie intégrante des raisons qui avaient motivé son voyage. En réalité, le passant était loin de penser ce qu'il disait. Cela crevait les yeux (l'expression se trouvait dans le compact, dont le Visiteur avait comparé le volume à celui d'un œil. L'un des siens, ou de ceux des habitants d'ici. Ils se ressemblaient tellement !). Le passant avait besoin de compagnie pour se rassurer.

– Remarquez, il peut se produire une fois que quelque chose se passe qu'on croit impossible. Regardez un gyroscope. Vous faites tenir ça par un bout sur un clou. C'est pas croyable. Posez un bout de bois sur un clou, juste son extrémité. Qu'est-ce qui va se passer ? Et pourtant, hein ?

– Ça, c'est vrai, pour le gyroscope, dit le Visiteur. Ça devrait tomber.

– Un gros gyroscope, gros comme une maison, vous le posez au sommet de la Tour Eiffel. Par un bout d'une poutre qui le tient sur un cadre rond qui fait le tour de la maison. Ça tombe.

Dans un grand geste des deux bras, l'homme mimait la chute de la poutre du haut de la Tour Eiffel.

– Ça oui, dit le Visiteur, qui prenait les tics et l'accent parisien de son interlocuteur.

– Vous faites tourner la maison autour de la poutre, dans le cadre rond. Ça tient.

– Ça c'est vrai, dit le Visiteur, qui se mit à gesticuler en décrivant de grands moulinets avec ses deux bras.

– Mais pour faire tourner la maison... dit l'homme

– Alors, là ! s'exclama le Visiteur.

– Déjà, hisser une maison à trois cent mètres ! Y a pas de grue assez haute.

– Ni assez solide ! renchérit le Visiteur.

– Eh ben ! je vais vous dire, déclara le passant, on raconte les trucs les plus dingues, depuis au moins un mois. Jamais on m'a montré une maison qui tournait à toute vitesse dans un gros gyroscope en haut de la tour Eiffel.

Il éclata de rire. Le Visiteur l'accompagna d'un rire homérique.

– Moi, je vais me taper un coup de rouge, dit l'admirateur des gyroscopes géants. Je vous invite !

– C'est pas de refus, dit le Visiteur. (Il avait trouvé l'expression dans un addendum du compact. À la rubrique : « Vieilli ». C'était « croquignol », autre terme vieilli pour qualifier un terme vieilli).

L'homme avait un épais journal en main. Il en donna la moitié au Visiteur pour se protéger la tête. C'était la moitié titrée « Orgasme », et ils coururent sous la pluie jusqu'au bistrot tout proche, où on s'était contenté de remplacer le revêtement de molesquine des banquettes par des coussins cellulaires modernes artificiellement fatigués. L'homme s'était protégé avec l'autre moitié du journal, intitulée « Cheval ».

Le Visiteur passa une demi-heure à bavarder devant un ballon de Juliéna, auquel il ne toucha plus après la seconde gorgée. Ce liquide était aussi dangereux que l'Eau À. Il en apprit beaucoup plus sur les événements qu'il ne l'aurait fait en lisant cinquante journaux. Ce fut son interlocuteur qui le quitta : sa voiture devait être prête et le garage allait fermer.

– Ah, les bagnoles ! dit le Visiteur (il prononça « bagnole » pour faire vrai).

– Surtout en ce moment ! appuya son compagnon de Beaujolais qui partit en lui laissant sa moitié de journal, riche à elle seule de trente pages. Mais l'obésité de la publication ne compensait pas l'extinction prochaine de ce medium, l'un des derniers sur papier d'après son éphémère compagnon.

Le Visiteur s'intéressa aux pages que l'autre lui avait laissées. Elles contenaient des pedigrees de chevaux de course, avec leurs préférences concernant la nature des terrains en fonction de la météo. Le Visiteur s'imprégna des connaissances encyclopédiques du journal.

Le bistrot était un bureau de « tabac propre », avec ses cigarettes inoffensives, les « Nicoless », et une antenne de l'Église du Cheval, point de vente du PMU, cette sainte Institution. On y vendait des grilles de paris. Le Visiteur en acheta une : « terrain lourd ». Il choisit trois cases sur lesquelles il posa un doigt. Puis il passa dans la partie « Restaurant », signalée par la pancarte : « À la Vraie Viande de Bête ».

Il y commanda des légumes, observa quelques secondes le plat de salsifis au blanc d'œuf qu'on lui apportait et se lança bravement dans sa déglutition.

Il en avait avalé la moitié quand la table murmura les noms des trois chevaux gagnants : « Terreur », « Cyanure » et « Vampire ». Ceux sur lesquels il avait parié. Il laissa le reliquat des salsifis au blanc d'œuf pour se rendre au guichet, où il échangea sa grille contre un avis de virement de deux cent mille euros.

Il régla son repas et quitta l'établissement. Il entra dans la banque, retrouva la même employée au même guichet, et lui donna l'avis. Puis il remplit un chèque de la moitié de la somme et lui en fit cadeau. La jeune femme sembla s'éveiller pour se répandre en remerciements. Il lui demanda pourquoi la rue s'appelait « Alésia ».

– Nos ancêtres s'appelaient les Gaulois, les Bretons de l'époque. Ils étaient grands et blonds, récita-t-elle, dans les mêmes termes que deux cents ans plus tôt on les enseignait aux Africains. Ils ont été envahis par les Romains, les Italiens de l'époque. Ce sont les Italiens qui ont gagné après avoir assiégé la ville d'Alésia.

Cette histoire de fous rappelait au Visiteur le passé de ses compatriotes, qui s'étaient eux aussi massacrés pendant des siècles en croyant savoir pourquoi.

– Alors, vous donnez aux rues des noms de défaites militaires ?

– Oh, non !

– Expliquez-moi.

– C'était une bataille héroïque.

– Mais une défaite.

– En quelque sorte.

– Quelle sorte ?

– Une défaite héroïque.

– C'est mieux qu'une victoire sans héroïsme ?

– Eh bien...

– Finalement, vous préférez les vaincus ?

– Non ! Mais il n'y a pas d'autre rue avec un nom de défaite.

Le Visiteur avait absorbé dans les cinq dernières heures de quoi alimenter une centaine de conférences extrêmement riches en renseignements de tous ordres.

– Et la rue de la Bérésina ? Elle célèbre une victoire ?

– Eh bien...pas vraiment.

Le Visiteur dit avec douceur :

– Je vous souhaite toutes les victoires possibles. Il est temps.

– Merci, mais pourquoi est-il temps ?

– Question de temps, dit-il. Quel est votre prénom ?

– Valérie.

– Alors, au revoir, Valérie.

Il sortit de la banque, sous le regard à la fois perplexe et inquiet de la jeune femme, contrastant avec son sourire. Une expression intense.

Il retourna chez le vendeur de langages et s'enquit d'une vidéothèque. La plus proche s'appelait la vidéothèque Sainte-Geneviève. Les taxis étaient tous occupés. La ligne de l'Électrobus qui menait boulevard Saint-Michel était supprimée à la suite d'une dénivellation de trois mètres dans la chaussée qui s'était produite lors du tremblement de terre de la nuit précédente autour de la place Denfert-Rochereau.

Le Visiteur se rendit à pied à la vidéothèque. Il fut détourné par la police qui entourait le site du microséisme. Les policiers étaient vêtus de l'uniforme rouge en métakevlar et du pistolet mitrailleur Nada qui pouvait tirer une centaine de balles explosives par seconde. Le Visiteur obtint tous ces éclaircissements grâce à un aveugle porteur de prothèses rétiniennes aux performances supérieures à celles des rayons X. Il lui vanta les prouesses de son chirurgien avec une demi-douzaine de termes d'ophtalmologie éminemment opaques.

– Mais on est tous dans la merde ! dit-il sans transition. Enfin, je vais pas le crier sur les toits, votre secret.

– Quel secret ? demanda le Visiteur en haussant le ton pour être entendu au milieu du charivari produit par les engins de la voirie.

– Le secret de votre présence ici, cria l’aveugle voyant. De toute façon, j’ai pas envie de me battre. On fait pas le poids. Ce qui se passe annonce votre débarquement, non ?

– Non, dit le Visiteur. C’est vrai que je viens d’ailleurs, mais je suis seul. Il n’y a pas de troupes d’invasion en orbite, si vous imaginez ça.

– Alors, pourquoi est-ce que tout part en couilles ?

Le Visiteur passa en revue le vocabulaire dont il disposait.

– Pardonnez-moi, je n’ai pas encore rencontré ce gravier vocal.

– Tout marche de travers, expliqua son interlocuteur. Cette vacherie limitée à moins d’un quartier. Une place, dix maisons et un cimetière. Un séisme à la mords-moi-l’œud.

De nouveaux cailloux verbaux. Encore des comparaisons sans doute. Mais quel rapport existait-il entre un tremblement de terre et... une « vacherie », sans doute une sorte de dortoir pour des demoiselles à cornes comme la Charlotte ? Et comment ce même séisme évoquait-il un individu mâchant une corde ? Le Visiteur choisit le mot « cimetière ».

– Un cimetière ?

– Là où on enterre les morts.

– Vous mettez encore vos morts dans la terre, au milieu de la ville ? dit le Visiteur, je croyais que vous aviez vidé le charnier des Innocents ?

– Les tombes ont la vie dure. Mais y en a qui veulent brûler.

– Quand même ! Bien, j’ai... (il hésita) J’ai un boulot à faire. Un drôle de turbin, par chez vous ! Merci de m’avoir... rancardé. J’espère que tout va rentrer dans les ordres.

– Non, dit l’aveugle en braquant son regard artificiel dans les yeux du Visiteur. Dans l’ordre. Mais vous n’espérez rien du tout.

Le Visiteur détourna les yeux. Il avait l’impression qu’ils étaient en train de cuire, eux aussi.

– Vous savez que vos prothèses...

L’homme le coupa :

– Je sais. Tout le monde me le dit. Moi, j’ai des écrans au fond des orbites pour protéger mon cerveau. Je n’ai ces prothèses que depuis huit jours. Si on est tous nettoyés dans un mois, au moins j’aurai retrouvé la vue.

– Et quelle vue ! appuya le Visiteur en se frottant les yeux.

– Vous cassez pas, je regarderai en dessous, comme les hypocrites.

Le Visiteur poursuivit son chemin, atteignit la vidéothèque et se présenta à un bibliothécaire fossile qui exigea une carte d’identité. Le Visiteur lui sourit :

– Je n’en ai pas, mais ça suffira peut-être ? dit-il en lui montrant son carnet de chèques tout neuf.

– Non.

Le Visiteur remplit le deuxième chèque, avec une maladresse compatible avec la lecture. Son montant comportait trois zéros. Il le donna au fossile.

– Il est au porteur, précisa-t-il.

Le visage hargneux du fossile se détendit.

– Ça ira.

– Qui était sainte Genièvre ? demanda le Visiteur.

– Geneviève, corrigea le fossile. Elle a défendu Paris contre les Huns en 451. Ils étaient au moins cent mille.

– À elle toute seule ! C’est pour ça qu’elle est enceinte ?

– Sainte, corrigea le cerbère en ricanant. Non. C’est parce qu’elle a empêché les Parisiens de s’enfuir.

Le Visiteur ne résista pas à l’envie de montrer un échantillon de ses connaissances, acquises au cours de son voyage en véhicule mobile :

– Comme les gendarmes.

- Comment ça, comme les gendarmes ?
- Ils n'étaient pas derrière les soldats qui montaient à l'assaut, pour les abattre à coups de revolver s'ils ne voulaient pas se faire tuer par les mitrailleuses ?
- Si, en 1914, mais il n'y avait pas de revolver ni de mitrailleuse en 451.
- Elle devait avoir... « de la poigne ». C'est pour ça qu'elle est devenue enceinte ?
- Non. Sainte. Sacrée, si vous voulez. Comme saint Pelé. Plus récemment
- C'était un gendarme ?
- Non. Un joueur de football. On a inventé une Église, rien que pour lui, « L'Église de Footballlogie ». Elle a des centaines de millions de fidèles.

Le Visiteur remercia et passa. Il trouva ce qu'il cherchait : l'une des petites cabines de visiophone. Les sources étaient récentes, mais les informations scientifiques s'agrémentaient d'un nuage d'euphémismes. Le Visiteur perça la brume. Il avait la conviction que les dysfonctionnements étaient si nombreux et si divers qu'on pouvait comprendre la censure exercée. Mais ce qui l'intéressait au plus haut degré, c'était le niveau scientifique et technologique dont témoignaient ses informations. Il couronna le tout en enregistrant des adresses de laboratoires de recherches. Il s'intéressait à la Physique, à l'Astronomie et à l'Informatique.

Il lui restait à trouver un logis dans l'un de ces édifices collectifs dont la ville était faite, l'un de ceux qu'on occupait provisoirement. Un hôtel.

Il atteignait le boulevard, lorsque deux individus s'arrêtèrent derrière lui.

- Bizarre, ce mec, dit l'un.

L'autre acquiesça de la tête :

- Je parie que c'est un de ces aliens qui nous ont attaqués !

- Ouais, dit le premier. Je vais lui mettre la tête au carré.

Il se rua sur le Visiteur et le poussa brutalement vers la vitrine qu'il longeait. Le Visiteur, déséquilibré par l'attaque imprévue, évita la vitrine, mais fut propulsé en avant et roula sur le sol.

Une corniche qui s'était détachée d'un balcon était en train de tomber. Elle écrasa l'agresseur en projetant des débris dans toutes les directions, avec un vacarme assourdissant. Le second individu, convaincu que l'alien avait des yeux dans le dos et commandait aux corniches, s'enfuit aussitôt.

Le Visiteur se releva d'un coup de rein, constata la mort de celui qui l'avait si violemment poussé et interpréta différemment son intervention : l'homme qui l'avait poussé, entraîné par son élan, avait occupé moins d'une seconde la place du Visiteur. À présent, son sauveur était écrasé par le morceau de balcon dont il avait vu la chute. Le Visiteur poursuivit son chemin tandis que les badauds s'aggloméraient. Sur la route, le conducteur l'avait sauvé grâce à son avertisseur. Et cette fois, c'était encore à un humain qu'il devait la vie.

Ainsi ces gens avaient des siècles de retard, ils étaient plongés dans la barbarie guerrière, mais pouvaient mettre leur vie en danger pour sauver celle d'un inconnu. Le Visiteur songea : « Sûrement pas tous. Mais un seul a suffi pour que je sois encore là, à regarder ses nuages, sa ville et ses habitations d'insectes. Pour celui-là, il n'y a plus de nuage, plus de ville, plus d'habitation, plus d'humains. Et pour ceux qui restent, il n'y a plus de celui-là. Il est dans cette sorte de néant où flotte ce qui fut, celui des empreintes et des traces, des paroles et des gestes, des souvenirs d'espoir ».

Le Visiteur décida d'exprimer sa gratitude envers le disparu en essayant de conserver l'existence de quelques-uns de ces gens qui allaient tous mourir. Mais auxquels porter secours ?

L'image de Valérie, l'employée de la banque, lui vint à l'esprit. Il consulta le petit cube vert qu'elle lui avait donné, appela la banque et demanda la jeune femme. Mais à la suite d'un appel urgent, elle avait dû se rendre au chevet d'un membre de sa famille, gravement

accidenté. Elle venait de partir pour une ville lointaine qui s'appelait Coulomiers, ou Coulmier. Le Visiteur n'insista pas. La coïncidence en avait ainsi décidé.

Ainsi, il ne suffisait pas de prendre une décision. Il fallait encore que les circonstances permettent de l'exécuter. Il allait donc mettre le hasard de son côté, en le laissant choisir. Cela ne présentait plus de difficulté. Enfin, pas plus que celle inhérente à sa propre sauvegarde.

Si. Il y avait une faille dans son raisonnement : ce qu'il constatait depuis son arrivée le portait à repartir rapidement, non seulement pour rester en vie, mais pour retrouver celle dont il était séparé. Attendre que le sort travaille pour lui, cela contrecarrait ses projets.

Il mit en balance ce symbole de gratitude qu'il considérait au fond comme absurde, et la force qui le poussait à y renoncer. Même sauver cent ou mille victimes ne rendrait pas la vie à celui qui s'était sacrifié pour lui. Et si une telle témérité aboutissait à sa propre mort, elle rendrait inutile à la fois le geste salvateur et le besoin de reconnaissance, et elle plongerait dans la douleur celle qui l'attendait.

Mais le Visiteur comptait sur un délai suffisant pour que le hasard fasse boule de neige... il allait en profiter pour explorer cette espèce... tout confirmait qu'à présent, il aurait à sa disposition la technologie nécessaire au voyage de retour...

Mais surtout, les symboles peuvent naître des sentiments quand l'impératif catégorique s'en mêle. Quelquefois même chez les Visiteurs.

Il entra dans un petit hôtel et loua une chambre. Huit jours pour commencer. Il lui fallait un domicile, le temps de trouver du travail. Une couverture, comme auraient dit ces amateurs de mystères, une espèce si proche de la sienne. Il pouvait compter sur plusieurs semaines de répit. Il avait le temps et les moyens de construire un véhicule pour son retour. Et aussi pour que le hasard choisisse les échantillons humains nécessaires à l'expression de sa gratitude. Il lancerait sa ligne, et les poissons se débrouilleraient, sans savoir qu'ils seraient les élus.